

THÉÂTRE

Le rayonnement pervers de la planète Solaris

Le roman de science-fiction de Stanislas Lem, porté à la scène par Pascal Kirsch, pose la question de la peur devant l'inconnu alors que la science est en échec.

Sur un sol fait de parpaings gris, séparés de quelques centimètres chacun, comme autant de pièges pour les chevilles de qui s'aventure sur ce territoire incertain, une immense vasque, base d'un vaisseau spatial, ou fraction de planète, s'illumine puis s'élève dans les cintres. De part et d'autre de l'espace de jeu, deux immenses oreilles, comme des coussins gonflables, limitent l'espace. Même si rien n'est aussi nettement défini. Au centre, d'autres parpaings marquent une zone plus mystérieuse encore, signifiant par moments l'océan, présenté comme unique occupant « vivant » de cette planète Solaris, étudiée depuis un navire spatial par une équipe de scientifiques venus de la Terre.

Une partition envoûtante dans un univers sans certitude finale

L'épopée, dans un futur plus ou moins proche, n'est pas datée, mais le récit, d'une sombre science-fiction maîtrisée avec talent, est adapté du roman du même nom publié en 1961 par Stanislas Lem, porté à l'écran en 1972 par Andreï Tarkovski, qui décrocha la même année le grand prix du Festival de Cannes. En 2002 Steven Soderbergh tourna aux États-Unis une resucée de l'œuvre, aujourd'hui adaptée et mise en scène pour le théâtre par Pascal Kirsch. Initialement prévue pour novembre dernier, après des premières répétitions pendant la saison 2019-2020, la création de la pièce s'est faite début juin à la Manufacture des Céillets à Ivry-sur-Seine.

En quelques mots, pour résumer cette épopée de pas loin de trois heures, disons que les chercheurs présents tentent de percer le mystère d'un vaste océan gélatineux doué d'une intelligence éloignée des conceptions terriennes, aussi bien

sur le plan scientifique que philosophique. Cet océan semble générer des êtres d'apparence humaine, des clones de disparus. Voire de personnes toujours vivantes. On peut se perdre dans ce labyrinthe. En outre, la période d'écriture de *Solaris* coïncide avec le premier vol spatial soviétique habité, et aussi avec l'érection du mur de Berlin, les tensions de la guerre froide, bref, tout un contexte

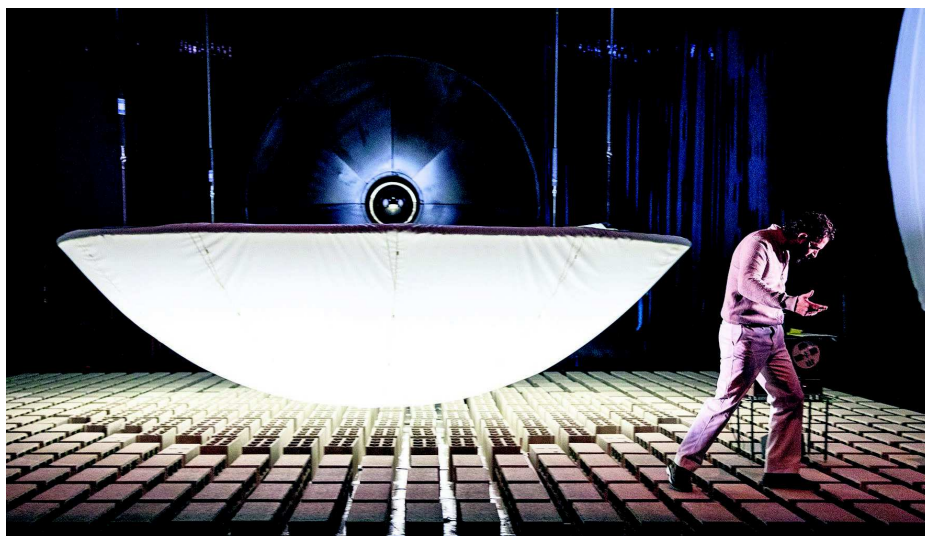
« TOUT N'EST QU'HYPOTHÈSE PUISQUE AUCUN LANGAGE COMMUN N'EST ÉTABLI AVEC CET OCÉAN-PENSANT. »
PASCAL KIRSCH

qui a marqué au plus profond Stanislas Lem, qui dans les années 1980 choisit l'exil à Vienne, avant de retourner à Cracovie après la chute du mur. Avec ce roman, « il crée un récit où l'homme est aux prises avec sa peur la plus fondamentale : celle de l'inconnu, de l'autre et au fond de lui-même, dans un ailleurs intersidéral illimité », note Pascal Kirsch.

Les lumières de Nicolas Ameil jouent une partition importante, et des effets sont saisissants, tout comme est envoûtante la partition signée Richard Comte. Dans cet univers où, sans rien révéler, aucune certitude finale n'émerge, les comédiens Yann Boudaud, Marina Keltchewsky, Vincent Guédon, Elios Noël (alternance avec Éric Caruso), François Tizon et Charles-Henri Wolff tirent bien leur épingle du jeu, demeurant des humains plus ou moins empêtrés dans leurs fantômes intimes et leur peur du noir total, sans que la science ne puisse répondre au mystère qu'ils croient déceler. Le désir de comprendre étant parfois supplanté par l'effroi conduisant à la destruction de l'autre. En l'occurrence, de ce magma aux pouvoirs inimaginables. L'ensemble est redoutablement passionnant. ●

GÉRALD ROSSI

Du 1^{er} au 3 juillet, MC2 à Grenoble. Suite de la tournée en construction.



Une belle adaptation, où les humains demeurent empêtrés dans leurs fantômes. Géraldine Aresteanu